

Ainsi vivent et meurent
les loups

Arsène Remi

Ainsi vivent et meurent les loups

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Le venin de l'ange, 2019.

Itinéraire d'un naufragé, 2020.

La blanche de Calabre, 2020.

La revanche du clown, 2021.

Il est parfois difficile d'échapper aux autres, mais il est illusoire de tenter d'échapper à soi !

Chapitre 1

Prenons le temps de dire ce qu'il en est réellement.

Quelle est la juste place à réserver à la mort ? Pas celle qui nous retrouve apaisés, celle que redoute le juste, s'ils en existent encore, celle qui vous grise avant de vous achever, celle de la tentation.

Allongé sur son lit, à moitié assoupi, Marco Arroa regarde le plafond et se dit que le moment est venu de savoir quelle direction le destin lui réserve. Celle d'une vie paisible ou celle du cercueil. Dans les deux cas, il ne regrettera rien, il a choisi en connaissance de cause ; il a eu foi en lui et en lui seulement et a pris des risques pour satisfaire ses besoins. Le contrat était clair : la jouissance et le pouvoir. La durée du bail : courte et non renouvelable.

La drogue est à mi-chemin entre le trône et le cimetière, pour le consommateur comme pour le fournisseur. Elle est l'antichambre de la mort, celle que l'on donne et celle qu'on reçoit en retour. Il y a mis la main, on lui a demandé d'y plonger la tête. Il a refusé de franchir le Rubicon, il doit en payer le prix. En balles de gros calibre !

L'accueil de l'hôtel l'avertit de l'arrivée de son taxi. Il le conduira à la gare Montparnasse, à l'endroit où son destin l'attend.

Il a rejeté le dernier pacte que lui a proposé le diable et s'est attaqué à lui, mais le diable n'est pas du genre à accepter un refus.

Il s'assure que la caméra microscopique est bien camouflée dans la boucle de sa ceinture puis se lève lentement, engage une cartouche dans la chambre de son Glock et le place dans son dos. Précaution inutile, il ne suffira pas à faire face à l'armada qui est à ses trousses, mais le diable ne traite pas avec les faibles !

Une semaine plus tôt.

Une éternité, voire deux. Le jour où tout a basculé, où un simple grain de sable l'a dévié du chemin pourtant balisé depuis longtemps.

Un sac bourré de plomb noué aux chevilles, Marco s'enfonce lentement dans l'eau et se débat sans succès de ses mains libres pour tenter de remonter à la surface. Au moment où il touche le fond vaseux, les liens se détachent. Il tente à nouveau de se propulser vers la surface, mais il n'a plus la force de nager, épuisé d'avoir voulu résister à la chute. Il aperçoit au-dessus de lui le fond plat d'une barque qui s'éloigne et une myriade de bulles et de poissons argentés dans son sillage.

Ils m'ont eu. Ils ont fini par m'avoir. On n'échappe pas à son destin !

Un crissement de rails le réveille en sursaut. Il s'était assoupi sans s'en rendre compte, oubliant le danger qui le guette. Toulouse – Paris, un trajet qu'il exècre et qu'il doit se farcir tous les mois pour convoier une denrée rare. Il a beau lire, consulter cent fois Internet et prendre le temps de manger, ses paupières finissent par s'alourdir et l'exposer ainsi à d'éventuels prédateurs. Aujourd'hui, tout le monde vole : le riche, le pauvre, l'ami, le collègue et même ses propres enfants. Et certains n'hésitent pas à tuer pour s'approprier le bien d'autrui. Une société dans laquelle l'occasion fait le larron, un larron sans scrupules.

La tête à moitié dans le coaltar, il inspecte le wagon en se retournant dans son siège, auscultant chaque passager sans rien remarquer de particulier ; pas de tête nouvelle depuis sa montée dans le train, pas de personne au comportement anormal.

Affilié à des mafieux qui drainent des montagnes d'argent, le convoyeur est une cible privilégiée. Les gangs, pour multiplier les apports de richesse en se roulant les pouces, s'attaquent entre eux. Dans ce milieu, il n'y a pas d'amis, d'associés ou de partenaires, simplement des concurrents, voire des ennemis.

Marco a séjourné pendant une semaine en Galice et a réussi à y récupérer sa marchandise.

Les narcotrafiquants ont subi des pertes très importantes dans les grands ports européens ces dernières années : neuf tonnes de cocaïne saisies à Algésiras, en 2018, onze tonnes et demie à Anvers, en 2020, vingt-trois tonnes à Hambourg et Anvers en février 2021 et encore quatre tonnes à Rotterdam quelques mois plus tard. Plus méfiants, les Sud-Américains se rabattent désormais sur les petits ports galiciens plus difficiles d'accès, mais moins contrôlés. Cependant, la filière est plus exposée depuis que Manuel Charlin – célèbre baron local de la drogue – et son clan familial ont été interpellés. Plusieurs concurrents se sont battus pour récupérer son territoire juteux et ont rendu les livraisons plus aléatoires et le risque encore plus grand de se faire dépouiller ou étripier. Après plusieurs batailles sanglantes, une paix relative, fragile et incertaine, est revenue dans la région autonome.

Marco Arroa, Galicien, a été choisi par son organisation partenaire pour être l'intermédiaire privilégié de la famille Miñanco, dernière détentrice du marché local.

Muni de sa précieuse cargaison, Marco a d'abord roulé de Vigo jusqu'à Saint-Sébastien, où il a changé de voiture de location, par précaution, même s'il l'avait louée sous un faux nom. Il a ensuite traversé les Pyrénées de Bayonne à Toulouse, sous une pluie battante, a déposé son véhicule dans une agence de la gare et pris enfin le train. Dix heures de route à surveiller ses arrières et un seul sandwich dans l'estomac.

Ce n'est pas tant la durée du parcours qui le gêne, mais l'heure à laquelle il arrive chez lui, toujours après minuit, fatigué et les réflexes en berne. Non seulement il est fortement déconseillé de dormir dans le TGV, où foisonnent des délesteurs habiles, mais il faut aussi rester sur ses gardes jusqu'à son domicile, si on ne veut pas se retrouver en slip. Les taxis étant devenus moins sûrs ces derniers temps – les détournements d'imprudents se multipliant la nuit –, il s'est contraint à toujours prendre les transports en commun puis à

terminer le trajet à pied sur près d'un kilomètre. Et c'est ce dernier tronçon qui l'a toujours inquiété, les *guets-apens* nocturnes sont aussi nombreux qu'à Moscou ou à Beyrouth. Sans oublier les *pick-pockets* qui écument les lignes du métro desservant les places prestigieuses fréquentées par les touristes. Depuis que l'Union européenne a intégré les pays de l'Est, la jeunesse de ces derniers a déferlé sur Paris pour échapper à la misère locale en puisant dans les poches de ses habitants et de ses riches visiteurs.

Ce serait plus sage de passer la main, se dit le Basque, en se redressant sur son siège et en balayant à nouveau le wagon d'un regard panoramique. *Le temps de la quille est arrivé*. Il a accumulé assez d'argent pour couler une retraite dorée et paisible.

Une femme, qui a capté son regard fureteur, le fixe un instant, puis se détourne pour se concentrer sur la lecture d'un magazine. Il ne voit d'elle que le haut du visage, des cheveux blonds soyeux, des yeux clairs et le masque chirurgical sur le nez. Il ne saura pas si elle est belle ou laide et encore moins si elle s'intéresse ou non à lui.

Marco se surprend à avoir du mal à détacher son regard de cette inconnue. Sentant qu'on l'observe à nouveau, la blonde lève les yeux, paraît l'examiner puis se détourne brusquement. Le quadragénaire capte un rayon de lumière sur sa coiffure d'or nouée en une queue-de-cheval indisciplinée. La jeune femme se replonge dans sa lecture, ignorant l'intérêt que lui porte le passager et probablement agacée par son insistance.

Le voyageur baisse la tête, lui aussi, gêné de l'avoir importunée. Veuf depuis plusieurs années, il n'a plus eu que des relations de passage, voire tarifées. Relativement beau garçon, bien bâti et des yeux d'un noir profond, il plaît toujours aux femmes, mais il est toujours seul. Ce n'est pas tant la peur de s'engager qui le bloque, mais son métier qui le pousse à toujours se déplacer et le risque que prendrait quelqu'un en sa compagnie. Bien sûr, il a conscience que, quel que soit le travail choisi, la vie comporte toujours sa dose de risque, qu'il faut accepter pour avancer. La raison est plus pernicieuse : il a peur de ne pas pouvoir se délester de la culpabilité qui le ronge depuis la

mort de sa femme. Et il ne peut ni ne veut partager ce lourd fardeau ; cohabiter à trois dans le même lit n'a rien d'enviable.

À travers la vitre, il aperçoit le panneau indicateur de Bordeaux-Saint-Jean. Le quai est bondé ; beaucoup d'hommes costumés. Depuis que le TGV relie la ville à la gare Montparnasse en deux heures, le train est pris d'assaut. Les Parisiens qui, faute de pouvoir se payer un logement décent dans la capitale, se sont rués sur les biens girondins, faisant flamber les prix de l'immobilier. D'autres ont suivi leur boîte nouvellement implantée en Aquitaine sans déménager.

Encore deux heures, et son calvaire sera fini. Il bâille à s'en décrocher la mâchoire, s'étire puis se repositionne dans son fauteuil pour laisser place à un éventuel voyageur. Un homme corpulent progresse lentement dans sa direction. Marco remarque qu'il a les bras entièrement couverts de ces tatouages qu'on affectionne en prison. Il agrippe la crosse du Glock clipsé à sa ceinture, mais le passager le dépasse pour s'installer au fond de la rame. Il le suit néanmoins du regard, mais le nouvel arrivant ne semble pas s'intéresser à lui. L'obèse s'y reprend à plusieurs reprises pour se faufiler à côté d'une vieille dame, manifestement mécontente d'être bousculée et de devoir remiser son sac sous son siège.

Un couple relativement âgé éclate simultanément de rire sur la droite de Marco en s'enlaçant. L'homme, indifférent au monde qui l'entoure, embrasse à pleine bouche sa compagne avant de lui chuchoter des mots à l'oreille. La femme lui répond d'un rire cristallin. Dans ses yeux, le bonheur d'être avec lui paraît suffire à son existence.

Marco détourne le regard, ferme les yeux et tente de retracer le parcours qui l'a amené dans ce train.

Grand, un mètre quatre-vingt-cinq, il dépasse de peu la quarantaine. Pourtant, il a l'impression d'avoir dix ans de plus. Le stress et l'excès d'adrénaline ont accéléré le vieillissement de son corps. Il paie au prix fort la vie de baroudeur qu'il s'est choisie. Engagé dans les forces spéciales de l'armée de terre, il a rejoint le premier régiment de parachutistes d'infanterie de marine à Bayonne, le 1^{er} RPIMa. Puis, deux ans plus tard, sa deuxième compagnie SAS,

spécialisée dans l'infiltration en milieu hostile, la destruction de sites ennemis et la libération des otages. Il a tué des hommes et essuyé des tirs sur plusieurs champs de bataille étrangers. Il lui est arrivé de sauter d'hélicoptère en pleine fusillade, de suivre des cibles pendant des jours dans le désert ou d'attendre dans un village du Sahel qu'un leader de Boko Haram* ou d'AQMI* passe à proximité pour l'abattre. Il a ainsi appris à se rendre invisible, à traquer les djihadistes entre leurs murs et à combattre la violence par la violence sans une once de culpabilité. Même lorsque ses interventions ont emporté des innocents, il se disait souvent qu'ils ne le seraient probablement pas restés longtemps s'il ne les avait pas éliminés par mégarde. Le cynisme comme mécanisme de défense fonctionne parfois pour ne pas désertir.

En juin 2008, il a dirigé avec succès l'opération d'extraction des employés de l'ambassade américaine du Tchad vers le Cameroun. Des groupes rebelles avaient mené une offensive contre le gouvernement de N'Djamena pour renverser le président en place. Le 1^{er} RPIMa a été mandaté pour évacuer le personnel diplomatique non essentiel, le temps que la situation se calme. C'est là que Marco a fait la connaissance du chef de la sécurité de l'ambassade des États-Unis, qui s'avérera être un membre de la CIA. Cet agent spécial, devenu influent par la suite, lui permettra d'accéder à certaines relations utiles.

L'officier d'élite a ensuite été envoyé au Mali où il dirigera, en 2015, le sauvetage des touristes séquestrés dans un hôtel de Bamako.

Repéré par la Direction générale de la sécurité extérieure, il a été coopté par son *Service Action*, chargé des opérations clandestines à l'étranger. La DGSE utilisera ses compétences pour des missions d'infiltration en Afrique et au Moyen-Orient. Agissant en solitaire ou en duo, il renforçait discrètement les opérations officielles sur le terrain. Seul le commandant du détachement des forces spéciales à Gao avait connaissance de son identité et de sa présence.

Après son départ de la DGSE et grâce à l'agent spécial américain, Marco a d'abord aidé au détournement vers l'Afrique de

matériels militaires en provenance d'Afghanistan puis il a supervisé le transport de l'héroïne du même pays vers les États-Unis. Parlant couramment l'anglais et l'espagnol, le Français a naturellement été choisi par la suite comme intermédiaire entre les narcotrafiquants mexicains et les revendeurs américains.

Marco Arroa n'était pas forcément destiné à une vie d'aventurier ; il était ébéniste à Bilbao et aurait pu le rester toute sa vie. Ce n'est pas ce qu'il souhaitait faire exactement, patiner les meubles, respirer les odeurs de colle et de cire ou poncer et empiler les planches les unes sur les autres. Il voulait devenir gendarme au grand dam de son père. Menuisier à Biarritz, celui-ci avait émigré en Espagne pour suivre la fille au pair de ses voisins, dont il était tombé amoureux, et il n'était plus revenu chez lui. Antimilitariste et indépendantiste basque, il avait été outré lorsque son fils lui avait fait part de son intention de rejoindre la *Guardia Civil*, le corps de gendarmerie espagnol. Marco avait fini par céder devant la colère paternelle et avait rejoint un lycée professionnel. Quelques années plus tard, il quittera néanmoins la Galice pour rejoindre le 1^{er} RPIMA. Il ne supportait plus d'être enfermé dans un atelier ou de piétiner les copeaux. Il aimait être dehors et rêvait de parcourir le monde, pas d'avaloir de la sciure et de humer l'odeur des essences de bois ou de térébenthine à longueur de journée.

Il ne saurait dire lesquels de l'envie de quitter son métier d'un autre âge ou du désir d'en découdre ont déterminé son choix de s'engager. Après réflexion, il se dit aujourd'hui que sa décision tenait plus du désir de fuite que de la vocation. Fuir l'autoritarisme paternel, fuir les hivers, le vent et la pluie déversés par l'Atlantique, fuir surtout l'immobilité dans laquelle il se sentait s'engluier chaque jour au détriment des ailes qui lui avaient autrefois poussé dans le dos.

L'armée lui avait offert la possibilité de voyager et d'en découdre, mais ça ne lui avait pas suffi. Il voulait aussi le pouvoir et l'argent, deux poisons logés dans son ventre depuis l'enfance. Cependant, l'argent facile à gagner a toujours un prix lourd à payer qu'il ne tardera pas à découvrir.